

Le Journal des Laboratoires

Année 2020-2021

Mosaïque
des Lexiques

S

Paaf! ina buri puuf

aa, uu, ce sont des voyelles longues
paaf! c'est un bruit pas très recommandable
un vent, puuf aussi
paaf est le vent bruyant de celui qui est rassasié
puuf est le vent silencieux du pauvre
c'est plutôt honteux
mais ce ne sont pas des gros mots
pet de riche, pet de pauvre
ina, c'est une particule durative
c'est en train de se faire
buri, c'est être plus, c'est surpasser
le pet du riche surpasse,
est supérieur au pet du pauvre
le i est bref : buri
on est dans la description
le i long signifierait que l'action est achevée
si on disait burii, on exclurait l'idée de répétition
ce qui est accompli est accompli
c'est la seule fois
avec le i bref, la vérité reste valable à tout moment
le i bref donne la possibilité de la répétition à l'envi
c'est valable en permanence
c'est le proverbe
c'est une comparaison
on met en balance le pet du milliardaire
et le pet du miséreux
quand le riche émet ce bruit
on fait semblant de ne pas avoir entendu
mais quand c'est le pauvre, on dit : « tu as entendu ? »
on en fait la publicité
pet de riche vaut mieux que pet de pauvre
richesse vaut mieux que pauvreté
autrefois pour les Peuls, la seule richesse c'était la vache
tout le monde avait une vache
donc tout le monde était sur un pied d'égalité
c'était le bien le plus précieux
qu'on appelait bien debout
il y a deux sortes de biens chez les Peuls
les biens couchés et les biens debout
quand on avait de l'argent
on creusait au pied d'un arbre sans être vu
on enfouissait l'argent et on s'en allait
on laissait un repère
on le disait à un membre de la famille
on ne se baladait pas avec l'argent comme ça

c'était très mal vu
c'est le bien couché
le bien debout, c'est le bien vivant animé
la vache, le cheval, la chèvre
tous les animaux avec lesquels le Peul se déplace
le riche et le pauvre
n'ont pas la même fonction symbolique dans la société
on consulte le riche parce qu'il est riche
si quelqu'un veut se marier, il va le voir
si quelqu'un veut acheter quoi que ce soit, il va le voir
on se gardera donc bien de dire des choses contre lui
le pauvre, c'est le souffre-douleur
il est au bas de l'échelle sociale
les gens font comme s'ils n'avaient rien entendu
et rien senti quand ça vient du riche
alors que l'autre, le pauvre, on s'éloignera de lui
à cause de l'odeur
et cette histoire d'odeur, vous savez
ce qu'on raconte
et vous direz autant de choses sur nous
que nous avons de choses à dire sur vous
chez les Peuls on dit
ce n'est pas bien, c'est à la limite du racisme
mais on dit cette ethnique, ces gens-là sentent mauvais
on attribue ça à l'ethnie
on dit ne t'assois pas tout près de lui
ne mange pas avec lui
ne voyage pas avec lui
il sent mauvais
et s'il vous donne quelque chose
sauf l'argent, l'argent vous le prenez
mais l'argent mis à part, si cette personne
qui sent mauvais vous donne quelque chose
vous ne le prenez pas
pet de riche s'entend moins que pet de pauvre
le bruit est le même
mais c'est la façon dont on l'entend.

D'après L'atelier parlé de traduction, séance du 30 septembre 2020,
avec Souleymane Baldé. Texte établi par Pascal Poyet.

En octobre 2020, avec Anne Lenglet et Clémence Galliard, nous avons invité une vingtaine de personnes à nous rejoindre sur la friche Jardin Nka à Aubervilliers pour «La ballade des plantes en balade». Adrien nous a présenté les plantes comestibles que l'on pouvait y trouver. Anne, Clémence et Ondine ont chanté des extraits de *L'Art de conserver la santé*, ouvrage du XIII^e siècle. Voici quelques-unes des plantes que nous avons rencontrées.

Ortie : *Urtica dioica*



De l'Ortie

Dissiper l'insomnie & le vomissement,
De la piquante ortie est le premier présent.
Sa graine avec du miel guérit de la colique;
De qui souvent en boit, la toux la plus antique;
Réchauffe les poumons; rend le ventre meilleur;
Enfin calme à souhait l'arthritique douleur.

Pesto d'ortie

Blanchir les feuilles d'ortie pour qu'elles ne piquent plus, puis les mixer avec de l'huile, une pincée de sel, une gousse d'ail et le jus d'un citron. Ajouter de l'huile jusqu'à obtenir la consistance souhaitée pour le pesto, et ajuster les autres ingrédients jusqu'à ce que le goût convienne. Ajouter en fin de mixage des graines de tournesol décortiquées.



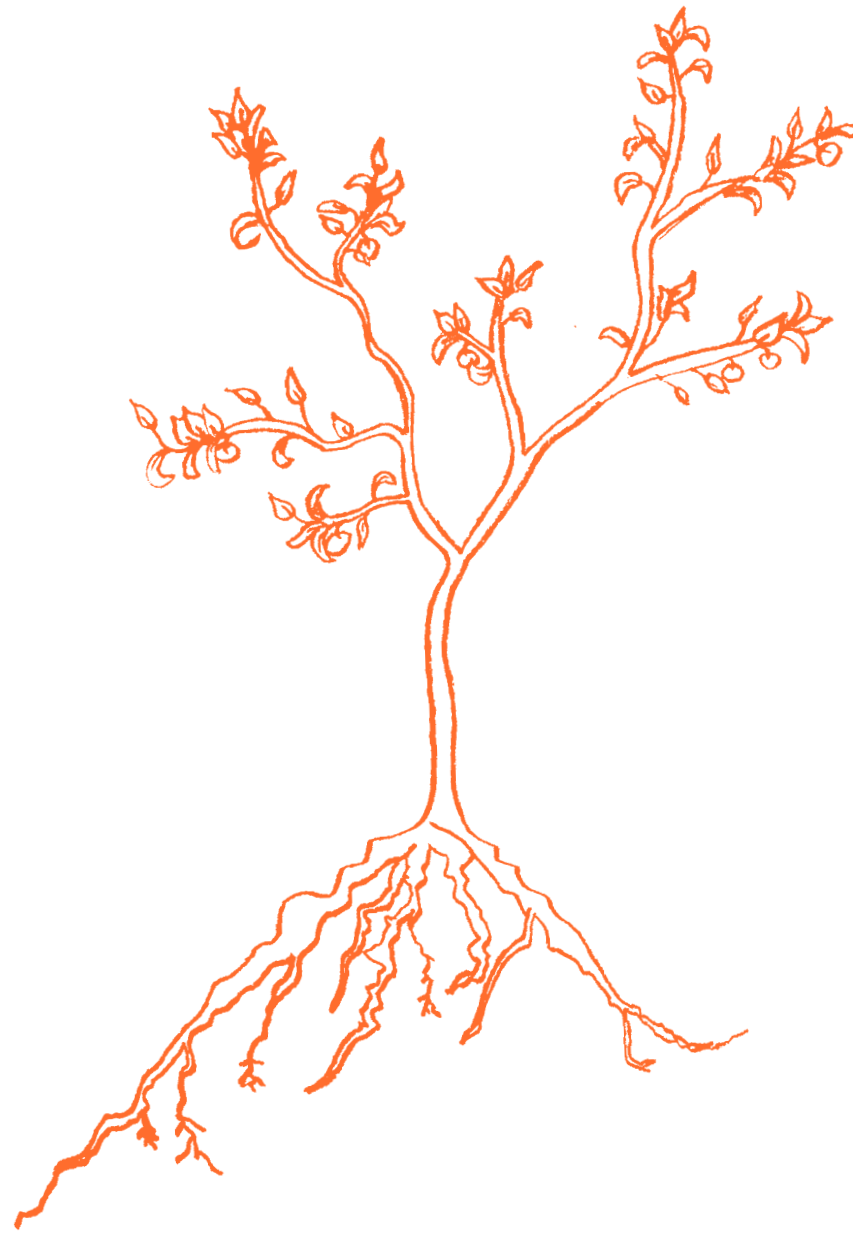
Du Panais

On a nommé panais un légume enterré.
Sans goût, qui nourrit peu, mais néanmoins qui plaît
Pour donner des désirs à l'utérus avare,
Et rendre l'action vigoureuse & moins rare.



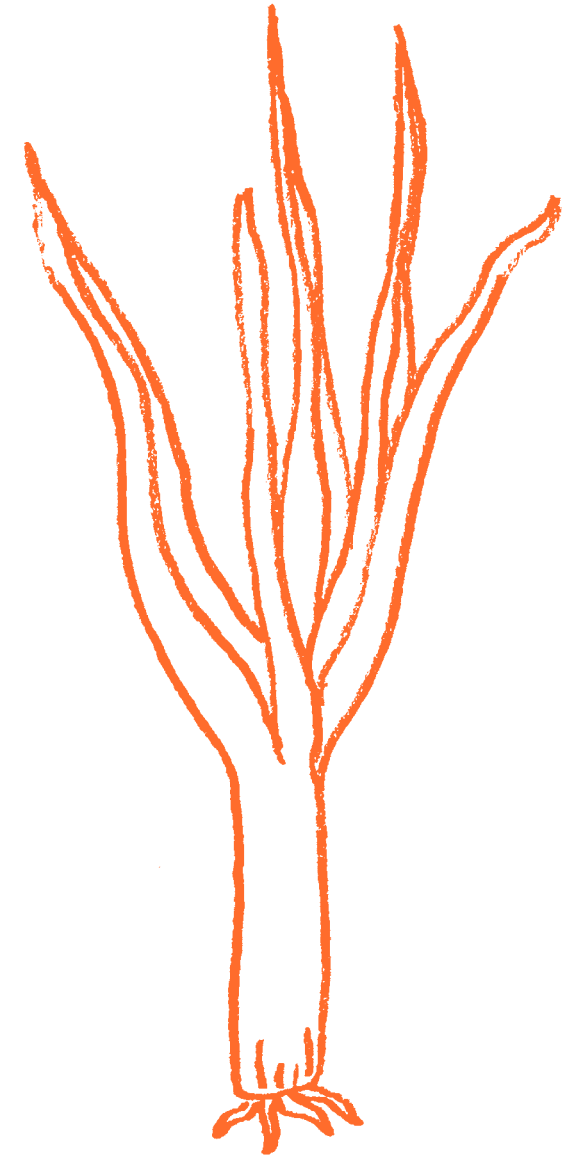
Quiche au plantain

Préparer une pâte minute : verser 200 g de farine pour 10 cl d'eau, 5 cl d'huile et une pincée de sel dans un récipient hermétique. Secouer énergiquement de tous les côtés jusqu'à ce que la pâte soit prête. Au besoin, ajuster les quantités d'eau et de farine. Former une boule avec la pâte et l'étaler dans un moule.
Laver deux bonnes poignées de feuilles de plantain lancéolé, puis les blanchir 5 minutes dans l'eau bouillante. Hacher finement les feuilles de plantain, avant de les faire revenir avec de l'ail et de l'oignon. Laisser refroidir, puis ajouter 3 œufs, 20 cl de crème d'amande, 100 g de fromage râpé, sel et épices.
Disposer le mélange sur la pâte, et faire cuire au four environ 30 minutes à 180 °C.



Noix, Pommes & Poires

La noix a du poison, est médicamenteuse.
La poire veut du vin, ou la poire est venteuse.
Cuite elle est antidote, & crue elle est venin;
Mais si poire est venin, fi de la poire enfin.
Le fruit crud pese au coeur, le fruit cuit le releve.
Veux-tu la poire? Bois. Prends-tu la pomme, creve.



Du Porreau

Le porreau qui déplaît au goût de bien du monde,
A la vertu de rendre une femme féconde;
Son suc dans la narine avec art injecté,
A plusieurs fois du nez les pertes arrêté.



De la Sauge

L'homme meurt et la sauge en son jardin abonde!
C'est que contre la mort il n'est remède au monde.
S'il en était la sauge auroit le riche don
De sauver les humains, comme le dit son nom.
Pour conforter les nerfs, fixer la main tremblante,
Au dessus de la sauge il n'est aucune plante.
La fièvre ne tient point contre ce simple encor.
La sauge, la lavande, & l'esprit de castor,
Sont des remèdes sûrs pour la paralysie;
Primevère on y joint, cresson & tanaïsie.

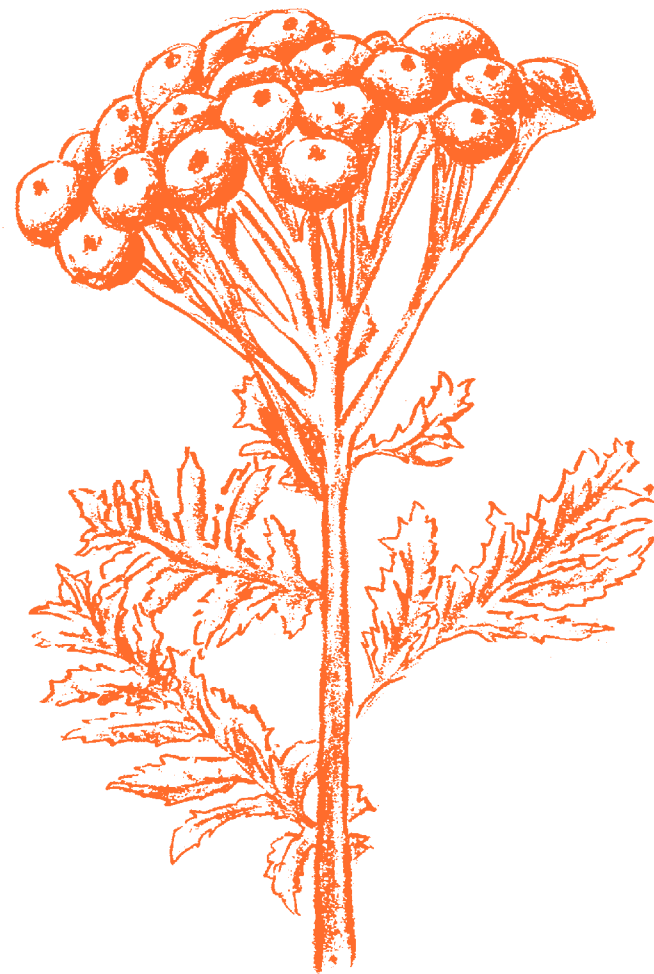


Du Sureau

Le sureau sent mauvais, mais ses fleurs sentent bon :
Ses fleurs, c'est pour les préférer une juste raison.

Beignets de fleurs de sureau

Cueillir plusieurs ombelles de fleurs de sureau noir en mai/juin, en choisissant celles qui n'ont pas de pucerons. Dans un récipient, préparer la pâte à beignets : mélanger 1 œuf, 125 g de farine, 1 c. à soupe de sucre, 10 cl de lait végétal et une pincée de sel. Laisser reposer pendant 1 heure. Chauffer de l'huile dans une poêle, tremper les fleurs dans la pâte à beignets puis les mettre à frire dans l'huile jusqu'à ce que les beignets soient dorés. Réserver sur du papier absorbant.



Décoction de tanaisie

Récolter 300 g de fleurs fraîches de tanaisie, les hacher avant de les recouvrir d'eau de pluie et de laisser le tout macérer pendant 24 heures. Le lendemain, porter à ébullition et laisser frémir pendant 30 minutes. Laisser refroidir et macérer encore 24 heures avant de filtrer et de mettre en bouteille. Lors de la macération, ne pas utiliser de récipient en métal. Cette décoction s'utilise pure au jardin, comme répulsif pour de nombreux insectes ravageurs, mouches et limaces.

Y a trop de tanin dans ce chocolat
Et le goût âcre il s'en va pas,
Trop d'apathie qu'on dégoupille
Au fond de cette putride coquille.

Pas d'engouement pour les sermons,
Veulent être peinarde en toute saison,
Donc dans la classe pas d'insolence,
Les règlements pour pénitence.

Les enfants perdues, tristounettes,
Et leurs aventures incomplètes,
Aux moindres rêves avortés,
Ont du mal à se réveiller.

Ils veulent mourir en épectase,
Mettre les pourquoi au fond d'un vase.
Mais confondant les choses concrètes,
On se tient trop près de la tempête.

Y a trop de tanin dans ce chocolat
Et le goût âcre il s'en va pas,
Trop d'apathie qu'on dégoupille
Au fond de cette putride coquille.

Il marchait seul au sein de tous,
Une colonne pas vraiment douce,
Lui heurtait le front, et il disait,
Qu'il préférerait être distrait.

L'impertinence indifférente,
Sera toujours des plus violentes,
Celle des têtes indisciplinées
Pas terminées d'être façonnées.

Pas de rancœur, loin de la haine,
Sa malice est une aubaine,
Et garde intacte sa folie,
Quand celui-ci n'est pas puni.

On a menti, y a pas d'olympé,
On est tout seuls avec nos craintes,
On teste, on reste, on peste,
S'émerveille trop de l'indigeste.

Y a trop de tanin dans ce chocolat
Et le goût âcre il s'en va pas,
Trop d'apathie qu'on dégoupille
Au fond de cette putride coquille.

Le corps glabre n'est qu'un symptôme,
Quand les réflexes restent autonomes,
Que le flegme, et la dissidence,
Demeurent comme unique croyance.

Car quand la rue elle-même foudroie,
Et tout son tintouin qui aboie,
Le moindre des voyages en banlieue,
Dépend de la largeur de nos yeux.

Vivre sans maître quel qu'il soit,
C'est la devise des enfants rois,
Et devenus grands ils se débrouillent,
Pour ne pas trop finir andouilles.

Plus dénudés que la moyenne,
Désinvolture herculéenne.
On n'honore pas la subversion,
On n'encense rien que ses chansons.

Y a trop de tanin dans ce chocolat
Et le goût âcre il s'en va pas,
Trop d'apathie qu'on dégoupille
Au fond de cette putride coquille.

Aujourd'hui, mes actions sont essentiellement celles d'un paysagiste, de la conception à la création d'espaces publics et résidentiels (rue, place, parvis d'équipement, jardin de pied d'immeuble, parc public, etc.). Ces commandes relèvent pour la majeure partie d'aménagements utiles. Elles sont motivées par les collectivités, par des nécessités de réfection de voirie, de canalisations, de stationnement, d'ordures ménagères, etc. C'est à l'occasion de ces réagencements que des réflexions peuvent être menées pour que ces nouveaux endroits prennent un caractère poétique spécifique, qui complètera le caractère strictement utilitaire. Le rythme des potelets, des joints entre les pavés, des bancs, des corbeilles à papiers, des réverbères, leurs couleurs et leur distribution, combinés à la végétation, participent, avec les façades des bâtiments et les gens qui l'habitent ou la fréquentent, à l'humeur de la ville. Les marges de manœuvre sont étroites, étant donné les nombreuses injonctions de gestion, les normes, les aspects de sécurité ou les stratégies politiques, mais l'échelle du projet offre des possibilités d'expression de grande ampleur par rapport à ce qui est habituellement concédé aux artistes dans l'espace public. Ces aménagements, une fois terminés, n'apparaissent pas aussi nettement qu'une sculpture dans la ville. Ils appartiennent à l'espace public commun et sont invisibles pour la plupart des gens. Pourtant, quand on voit les enfants sautiller entre les joints des pavés, escalader les murets, danser autour des poteaux d'une pergola, on se dit qu'au-delà de l'aménagement, le projet fait son œuvre.

Les friches urbaines sont pour moi des moments de respiration de la ville. « Moments » en ce sens qu'elles sont l'expression dans la ville d'une suspension de la chaîne des décisions qui la produisent. L'ancien usage n'est plus, mais l'usage suivant n'a pas encore été acté. Dans l'attente s'expriment systématiquement une végétation spontanée, mais également bien souvent des usages et des pratiques dont la société courante ne sait que faire (campements, décharge sauvage, drogue, prostitution, flânerie). Pudeur de nos sociétés : on tend à réduire drastiquement le temps de la friche, afin de ne pas voir ou de ne pas avoir à gérer ses usages détournés. Aujourd'hui, les seules friches qui tiennent dans le temps sont porteuses de pollutions lourdes qui bloquent les systèmes de promotion immobilière courants. Comble de l'absurde, ce sont des situations graves et mortifères qui s'avèrent garantes d'une réexpression du vivant en liberté.

Mon contexte de travail étant celui de la commande publique, les procédés d'actions sont très normés, comprenant des étapes successives de présentation du projet aux gestionnaires, aux habitants, aux politiques, et sa redéfinition au fur et à mesure de ces rencontres. En ce sens, il serait vain d'arriver avec un projet bouclé, clé en main, qui ne saurait accueillir l'ensemble des remarques et apports de chacun. Pour autant, la simple écoute et la synthèse des doléances de chacun sans composition ne conduisent qu'à une accumulation d'idées. L'enjeu est de produire un projet suffisamment structuré pour qu'il ne se dénature pas au cours du processus, mais aussi suffisamment neutre pour pouvoir accueillir toutes sortes d'usages non prévus, avant, pendant et après la réalisation du projet.

Au regard de la commande, deux pistes d'actions sont possibles. Soit aller dans la direction de ce qui est proposé, soit prendre le contrepied. Paradoxalement, prendre le contrepied renforce souvent le dialogue et la lisibilité de ce qui est là. Parfois, proposer une végétation exubérante et hirsute au sein d'un immeuble rigoureux et radical permet de le faire apparaître, par contraste, encore plus nettement. De même, exprimer une forêt peut se faire par la création d'une clairière plutôt que par la plantation d'arbres. Comme une peinture sur bois effectuée à contresens des fibres permet de faire apparaître le motif du bois.

En matière de jardin, il est souvent question de palimpseste, à savoir du millefeuille historique, sédimentaire et archéologique qui a marqué le site. On ne part jamais de rien. Plutôt que de réaliser une création *ex nihilo*, il s'agit de savoir comment, dans quel ordre et selon quelle hiérarchie on rallume les indices et persistances du passé. Paradoxalement, cette manière de faire est très propice à l'invention formelle, tant la prégnance des couches successives de l'histoire propose des solutions. Solutions beaucoup plus fécondes formellement que ce qu'une stricte vue de l'esprit serait capable de créer. J'y vois un parallèle avec le dessin de mémoire et le dessin sur le motif. De mémoire, le cerveau encode les représentations avec des symboles, alors qu'en partant d'un modèle, on se laisse surprendre par des représentations que l'on n'aurait pas soupçonnées mais qui s'offrent pourtant telles quelles aux yeux.

La forêt urbaine est davantage un objet de communication qu'une réalité objective. Une forêt est par définition dynamique et d'une masse suffisamment significative pour porter une certaine autonomie de renouvellement. Ce qui ne peut être le cas d'une forêt en ville, qui pourrait en avoir l'image, mais est pour partie figée et pour partie tronquée. Le maintien de cette image de forêt sur de petites surfaces nécessite des interventions humaines récurrentes. À défaut, des écosystèmes de lisière forestière ou de plantes pionnières (avec des lianes et des plantes piquantes telles que ronces et églantiers), dont l'installation est préalable à la forêt, s'installeront durablement. Seules les forêts de grandes dimensions, dont les sols sont en place depuis plusieurs siècles, telles que les forêts primaires, peuvent répondre de cette autonomie à se renouveler tout en s'adaptant sans intervention extérieure.

À ma connaissance, les forêts primaires n'existent plus en Europe. Pour autant, certaines forêts escarpées n'ont pas été exploitées de longue date.

Visuellement, il est difficile pour le grand public de faire la distinction entre une forêt non exploitée et une forêt primaire. De gros arbres, du bois mort et de la mousse au sol, et le sentiment de forêt séculaire est là. Cependant, si un arbre atteint sa taille adulte en quelques décennies, c'est la présence dans le sol de micro-organismes qui, eux, mettent plusieurs siècles à trouver leur habitat, qui constitue l'autonomie d'une forêt primaire. Le retour à une autonomie de forêt primaire est extrêmement long. Pourtant, ce sont bien ces écosystèmes élaborés, constitués par de multiples interactions, qui sont en mesure de s'adapter quels que soient les changements. On parle ici de topologie, à savoir des propriétés invariantes que la forêt conserve, malgré les transformations constantes de ce qui la compose et l'environne. On retrouve cette plasticité topologique à l'échelle de l'arbre. Malgré les tailles répétées, les vents ou les aléas climatiques, un arbre tend toujours vers sa forme libre. Pour autant, ces accidents de parcours restent inscrits dans son architecture. Ce qui permet à un arbre de ressembler à l'ensemble des arbres de son espèce tout en ne ressemblant qu'à lui-même et à son histoire.

L'idée de réaliser une forêt urbaine, ici, aux Laboratoires d'Aubervilliers, dans le jardin de La Semeuse, vient de l'appellation usuelle de «forêt» donnée à ce jardin, que je n'ai pas su identifier comme telle sans une présentation explicite. Nos divergences à propos de ce que nous appelons «forêt», par rapport à notre enfance, notre culture, les connaissances que nous avons, suffisent à justifier ce projet. Il est moins question de mettre en place une véritable forêt dans ce jardin que de discuter et de s'entendre autour de ce mot. Si je n'ai pas reconnu la forêt de prime abord dans ce jardin, c'est que pour moi, la forêt est un paysage plein et presque totalement fermé à la lumière, qui a empli l'ensemble de la place disponible (sinon, c'est un jardin). Ce paysage a également quelque chose de suffisamment étendu pour que l'on n'en saisisse pas les limites ni les contours (sinon, c'est un bois).

C'est une question de sémantique autour du mot *massif*, plus encore qu'autour du mot *forêt*. Aborder le végétal par une masse forestière, plutôt que par un jardin, nous permet de soulever les questions des interactions du vivant avec les éléments, à commencer par la masse du sol. Sous nos latitudes tempérées (sauf déserts), les végétaux s'inscrivent en interface entre les masses de sols, d'air et d'eau, et font biomasse. Obtenir un sol est donc une condition suffisante au développement massif de végétaux et d'arbres à plus ou moins long terme.

C'est également une question d'échelle. D'un œil humain, la place ne paraît pas suffisante aux Laboratoires d'Aubervilliers pour l'implantation d'une quelconque forêt. Pourtant, si l'on se focalise sur un tapis de mousse, sur la masse des brins d'herbe ou sur le développement fractal offert par un brocoli, une fleur de chardon ou de carotte sauvage, on se rend compte que sur quelques mètres carrés fourmillent des architectures et des comportements végétaux similaires – sauf dans leur dimension – à ceux d'un massif forestier.

Ainsi, l'interaction avec les éléments et l'échelle questionne notre posture d'être humain. Dans le jardin, l'intervention humaine irait de soi, et l'approche du végétal ne pourrait se départir du prisme de certains esthétismes ni de certains héritages d'horticulture. La forêt portant encore cette symbolique culturelle de la non-intervention, faire forêt aux Laboratoires apparaît comme une page blanche, propice aux réflexions et aux pratiques autour du végétal et de ses écosystèmes.

Propos recueillis par Camille Gigaut lors de la préparation du programme d'ateliers : «De la forêt primaire à la forêt urbaine, une plantation participative», proposé par La Semeuse. Texte établi par Pascal Poyet, relu par l'auteur.

Tu as un problème ?
Moi j'ai une solution
Qu'est-ce qui se passe ?
Ooohhhhh, ça sent très mauvais
Qu'est-ce qui se passe ?

Chaque chose
chaque particule
chaque puissance atomique
y compris de l'espace-temps lui-même
se définit dans une croûte de promesses sucrées
Elle s'adoucit et rougit à ta chaleur
Elle s'adoucit et rougit à ta chaleur
Prends de bonnes gorgées
Son énergie

Je suis tellement excité.e.x
à chaque fois que les choses
commencent à pétiller
Si ça a l'air dégoué ou ça sent mauvais
Nourris-moi
Juste nourris-moi

En contact avec l'air chargé de microbes
si tu as un doute
fais confiance à ton nez
si tu as encore des doutes
goûte-moi
juste un peu
puis mélange avec ta salive
Et fais-moi tourner dans ta bouche
Je te bois depuis bien longtemps déjà

Respire
Mouille tes lèvres
Puis avale
Avale vraiment

Qu'est-ce qui se passe ?
J'ai essayé la fermentation d'un autre monde
voulant que ça se passe à l'intérieur de moi
Il suffit d'ajouter plus de sucre et d'eau
un peu moins de chaque
Et maintenant que tu es prêt.e.x pour ce grand jour
tu peux répéter la formule

Je suis tellement excité.e.x
à chaque fois que les choses
commencent à pétiller
Si ça a l'air dégoué ou sent mauvais
Nourris-moi
Juste nourris-moi

Regarde-moi
Tous les jours ou deux
Reste patient.e.x
Tout doit être pétillant et vivant
Ce qui veut dire aussi plus digeste
Mais parfois ça ne marche pas
J'ai faim
Alors rentre
Rentre direct
Fais comme chez toi
Viens et fais gaffe à moi
À l'intérieur de toi

Je suis tellement excité.e.x
à chaque fois que les choses
commencent à pétiller
Si ça a l'air dégoué ou sent mauvais
Nourris-moi
Juste nourris-moi

La fermentation prend du temps
mais c'est meilleur
Couvre-moi et garde-moi
à la bonne température
bébé
Ne soit pas impatient.e.x avec moi
chéri.e.x
Viens et fais gaffe à moi
Doux.ce.x et pétillant.e.x
Et prêt.e.x à consommer





En juillet 2012, j'ai pris part à un voyage d'étude organisé par l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco) dans le Tōhoku, au Japon. Un an et demi après le tsunami de 2011, six mois après la déferlante médiatique du premier anniversaire, l'objectif était d'observer et de documenter la mise en place des lieux de mémoire officiels, ainsi que les pratiques plus personnelles dans les villages dévastés. Dévastés deux fois car, après le tsunami, les bulldozers avaient fini de déblayer les ruines, aussi ne restait-il que les fondations des maisons; nous déambulions dans un désolant cadastre inhabité. De temps en temps, nous croisions des survivants, témoins directs de la catastrophe, qui venaient voir leur maison. Souvent une photo était déposée sur un muret avec un nom sur une pancarte, ils venaient renouveler les offrandes de ces *kamidana*¹, ils venaient se recueillir. Parfois il y avait des lieux plus spectaculaires : à Rikuzentakata, un grand pin ayant miraculeusement résisté à la vague, ou à Kamaishi, un énorme cargo bleu et rouge qui s'était échoué à plusieurs kilomètres de la côte. Déjà vus dans la presse, ces objets témoins devenaient des « lieux de mémoire », des sanctuaires. Jour après jour, plus que ces photogéniques reliques, c'étaient les fleurs sauvages qui poussaient à l'intérieur de ces maisons-murets qui captaient mon attention. Non plus des témoins directs de la catastrophe, ni ces stèles de la dernière fois, mais du vivace aujourd'hui, non pas ce qui a disparu, ni ce qui résiste, mais ce qui pousse : après la destruction et avant la reconstruction. Entre recueillir et cueillir, la soudaine idée d'un herbier de ces fleurs a fleuri.

Un herbier ? Il va falloir songer à improviser. Dans ces landes dévastées et fertiles, la seule boutique est une station-service, où je trouve un grand cahier et du Scotch d'écolier. Les semaines qui suivent, je collecte les fleurs de ces jardins japonais éphémères-rustiques-résilients, chaque soir les scotche avec soin dans le cahier.

De retour en France, je dépose mes valises et laisse décanter quelque temps. Au bout de quelques semaines, j'ouvre pour constater que l'herbier est en fait un pourrissoir. Les pages du cahier sont collées les unes aux autres, quand on les décolle on arrache la moitié des pétales pourris, souvent des halos moisissés ont taché, transpercé le papier, là une tige se délite, une autre écrasée tire une involontaire contre-épreuve sur la page d'en face. C'est pas terrible, d'un certain

point de vue, ça ressemble à une catastrophe. Certes une petite catastrophe... mais peut-être est-ce là une chance ? Une chance de saisir la double nature d'une catastrophe : naturelle et humaine, ce qui dans notre cas revient à prendre un incident, une bêtise pour une catastrophe historique, comme si j'avais non pas reproduit une relique mais été victime d'une réplique inconséquente et dérisoire.

Il faut que l'herbier sèche, il faut stopper le processus, que ça respire; comme il fait beau, j'ouvre les fenêtres, l'expose au soleil. Pour garder une trace, documenter, suivre l'évolution, je décide de photographier l'herbier, les premiers résultats sont encourageants : des fleurs pourries qui sèchent avec le soleil de septembre puis d'octobre, des natures mortes comme on dit improprement.

Au mois d'octobre, lors d'une séance de photo, un papillon entre dans l'atelier, volette et finit par se poser sur l'herbier. Étonné, je suis étonné, je le photographie, il reste. Je le filme, il reste. Il se promène sur la fleur. Je tourne la page, il change de fleur, je le filme toujours. Puis, soudain, après un battement d'ailes il s'envole, repart par la fenêtre. Je l'ai filmé, je suis étonné. Étant étonné, je vais voir ce que je viens de voir. Je charge sur l'ordinateur et visionne : étonnant; je visionne à nouveau. Ce battement d'ailes final, je suis touché par le subtil grossoyé, par l'indistincte certitude, étonné voire hébété, dans un état curieux. Je suis dans mes pensées, un tsunami au Japon peut déclencher un battement d'ailes en France; une renversante coïncidence ? un retour d'expérience ? une expérience sensible et particulière du monde ? un élément déclencheur d'émotion ou une émotion ? une tempête dans les pensées ? comprendre, comprendre quoi ? mettre des mots sur un retour d'expérience ? qu'est-ce que c'est ? c'est quoi ? pas d'ordre de grandeur ? rien ? pas grand-chose ? énorme ? un signe ? un signal ? ou un événement ? Je ne sais pas quoi faire de ces questions ? Je reste coi devant l'écran.

Quand tout à coup de théâtre, le papillon revient dans l'atelier, il volette, cette fois il se pose sur ma main droite. Je vois qu'il se pose sur ma main, là sur ma main droite, je filme à nouveau, maintenant il se promène sur ma main, de l'autre je filme, il se promène, il s'envole, il revient sur le dos de ma main. Comme si je ressentais la pression de ses pattes sur ma peau, comme s'il guidait ma main pour dessiner,

1. Petit autel shintoïste.

comme s'il prenait le contrôle, je ferme les yeux, et trace des lignes comme si j'étais en transe, dans un état curieux, copie subtile et manifeste d'une distincte incertitude.

Je ferme les yeux, je suis en transe, je suis asymétrique, je dessine et filme le double effet, une distincte incertitude sur ce qui se passe. Je dessine et filme, je transcris toujours, j'ouvre un peu les yeux pour voir ce qui se passe. À droite la main à papillon trace des lignes, dessine, et la main gauche filme un papillon. Le papillon descend de ma main pour se poser sur le dessin de papillon. Un battement d'ailes, il s'envole. Je reste assis et mutique. J'ai visionné, visionné derechef puis je suis allé faire un tour, prendre l'air.

Les journées qui suivirent furent consacrées à photographier l'herbier; quand ce fut fini j'ai rangé les rushes du papillon avec les photos de fleurs dans une clef usb. Après quelques hésitations, je n'ai ni parlé de cet insigne visiteur lors de la présentation de l'exposition réalisée à l'Inalco, ni montré les vidéos à personne d'autre d'ailleurs. En décembre 2019, j'ai rêvé de ce papillon, aussi le lendemain j'ai réalisé cette petite vidéo : *L'Effet papillon, CQFD*².

2. *L'Effet papillon, Ce qu'il fallait démontrer*, 4'26, images : Antoine Poncet, musique : Stéphane Bérard, 2019.

Les Laboratoires d'Aubervilliers	Conseil d'administration Xavier Le Roy (président) Corinne Diserens Alain Herzog Latifa Laâbissi Jennifer Lacey Mathilde Monnier Jean-Luc Moulène	Équipe Brahim Ahmadouche (sécurité incendie) Lydia Amarouche (publics et documentation) Emile Bagbonon (régie générale) Sophie Bravo-Morales (administration et production) Florian Campos Chorda (administration)	Marie-Laure Lapeyrère puis Lucie Beraha (communication et relations presse) Ariane Leblanc (La Semeuse et coordination CDDU) Benjamin Margueritte (diffusion et édition) Souad Souid (entretien)
Le Journal des Laboratoires / Mosaïque des Lexiques	Direction collégiale François Hiffler Pascale Murtin Margot Videcoq	Direction éditoriale Pascal Poyet	Dépôt légal juin 2021
	Design graphique Julie Rousset	Cécile Paris Lisa Pauget Manon Pierrehumbert Antoine Poncet Pascal Poyet Julie Rousset Sophie Sénécaut et Sofie Kokaj Louise Siffert Nicholas Vargelis	Licence Les contenus de ce journal sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons : Paternité – pas d'utilisation commerciale – pas de modification.
	Ont contribué à ce numéro L'atelier parlé de traduction avec Souleymane Baldé Roméo Agid Madeleine Aktypi Stéphane Bérard et Vanessa Morisset Gilles Chétanian Larissa ClémentBelhacel Ondine Cloez et Adrien Mésot Tanguy Colas des Francs Léo Durand et Émilien Chesnot Jérôme Game Camille Gigaut invocor Valentin Lewandowski Sabine Macher Nelly Maurel Pascale Murtin Antoinette Ohannessian	Traduction Marie-Laure Lapeyrère	
		Relecture Julie Houis	
		Chargé de la diffusion Benjamin Margueritte	
		Imprimé en 2 000 exemplaires par Edgar imprimeur (Aubervilliers) sur Arena White Rough 90 gr. Fedrigoni France www.fedrigoni.fr	Une biographie de chaque autrice et chaque auteur est consultable sur le site des Laboratoires : www.leslaboratoires.org

Les Laboratoires d'Aubervilliers sont une association régie par la loi 1901, subventionnée par la Ville d'Aubervilliers, la Direction régionale des affaires culturelles (Drac) d'Île-de-France, le Département de la Seine-Saint-Denis et la Région Île-de-France.



îledeFrance

seine-saint-denis
LE DÉPARTEMENT

AUBERVILLIERS

Les Laboratoires d'Aubervilliers
41, rue Lécuyer – 93300 Aubervilliers
+33 (0)1 53 56 15 90
bonjour@leslaboratoires.org

LES LABORATOIRES
D'AUBERVILLIERS

P Focus, Channel Check, and Light Cue Number One / Nicholas Vargelis [3]. Bref, quelques chansons / Pascale Murtin [7]. C'est grâce à mon vocabulaire que je parle, bien que je ne sois pas toujours d'accord avec lui. Épisode 7 / Antoinette Ohannessian et Sabine Macher [11]. Perturbations du time code (PSG-Barça, 00:39) / Stéphane Bérard et Vanessa Morisset [18]. Family Business © / Sophie Sénécaut et Sofie Kokaj [20]. Q What's going on? / Louise Siffert [27]. D'équipementier / Léo Durand et Émilien Chesnot [30]. Gratter / Valentin Lewandowski [35]. Fifteen Ladies / Manon Pierrehumbert [39]. paume / invocor [42]. R Cynism is not what dogs do / Madeleine Aktypi [51]. Cette langue que nous ne parlons presque pas / Conversation entre Gilles Chétanian et Antoinette Ohannessian [56]. Liminaire Lemon. Is liking laïc? / Nelly Maurel [61]. Je veux parler la langue, variations sur un titre / Larissa ClémentBelhacel [63]. L'expectative (Le monde moins traduire) / Pascal Poyet [67]. S Le pet du riche, le pet du pauvre / L'atelier parlé de traduction [75]. Herbar de la balade / Ondine Cloez et Adrien Mésot [76]. Tanin / Lisa Pauget [85]. Faire forêt aux Laboratoires / Tanguy Colas des Francs [87]. Qu'est-ce qui se passe? / Louise Siffert [90]. L'essai papillon / Antoine Poncet [92]. T L'arrivée, des voix variées / Cécile Paris [99]. Cahier B : p. 30, ligne 21, très beau le trou qui tombe en début de ligne. / Julie Rousset [103]. Des formes auxquelles renvoie le signe. / Roméo Agid [105]. Réglage en orientation, vérification des canaux et effet de lumière numéro 1 / Nicholas Vargelis [110]. Contre/Champs / Jérôme Game [115].